

HENRY DE MONTHERLANT

LES OLYMPIQUES

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1954.*

PRÉFACE

Ce volume comprend, désormais réunies en un seul livre, la première Olympique, le Paradis à l'Ombre des Épées, et la seconde Olympique, les Onze devant la Porte Dorée, parues séparément en 1924, année où les Jeux Olympiques furent donnés à Paris, — d'où le titre de l'ouvrage.

Comme il n'est rien qu'une Française ne parvienne à rendre artificiel, il n'est rien qu'un Français ne parvienne à rendre intellectuel. Bon Penseur en cinq leçons, disent les affiches, sur nos murs. En 1924, la critique française ne s'occupa guère que de l'idéologie des Olympiques, exposée dans un essai intitulé Tibre et Oronte, à la fois parce que cette idéologie semblait nouvelle, et parce qu'elle alimentait notre vice national pour les parlotes d'idées. De cet essai on n'a conservé que les pages finales, qu'on trouvera en appendice au Paradis.

L'Histoire de la petite 19 a été supprimée elle aussi. Non dans le désir simpliste que ce livre puisse « être mis entre toutes les mains », mais parce qu'elle s'en rejetait, par le sujet et par l'esprit. Ordre du corps et ordre de la chair ne sont pas incompatibles, certes, si traîtres qu'ils soient souvent l'un à l'autre; néanmoins il me paraît aujourd'hui qu'il est choquant de les mêler dans un même ouvrage. La petite 19 a été déplacée, non reniée; on la recueillera un jour quelque autre part; qu'elle attende!

*

C'était au printemps de 1915, j'avais dix-neuf ans. Je ne connaissais de l'exercice physique (laissons de côté la cavalcade et la tauromachie : elles sont un autre monde) que les vagues quarts d'heure de ballon, dans la cour du collège. J'avais été, bien entendu, au collège, dispensé de l'heure hebdomadaire de gymnastique, l'intelligentsia collégienne d'alors étant presque automatiquement dispensée de deux choses, rapprochés non sans audace : la gymnastique et l'instruction religieuse. Un essai de préparation militaire était mort-né après trois séances, à la suite d'une prise avec le sergent. Mais, durant ces trois séances, j'avais couru et exécuté quelques mouvements, torse nu, dans la salle en plein air du café-concert de l'Alcazar, aux Champs-Élysées, où se tenaient nos réunions. Cela m'avait suffi pour prendre conscience d'un être nouveau en moi, qui n'avait plus à se battre contre un taurillon ou un canasson, mais contre lui-même.

Depuis mon renvoi du collège, j'étais non seulement sans amis, mais sans camarades — les seuls êtres humains que je fréquentasse étant les modèles italiens de la rue de la Grande-Chaumière, car je dessinais, — et manquant à tel point d'ouverture sur l'extérieur que, ayant résolu d'entrer dans un club sportif, je ne trouvais rien d'autre que d'aller déranger le directeur de l'Auto, en personne, pour lui demander lequel choisir. On était en mai, par une journée déjà chaude. Avais-je un parapluie, ne fût-ce qu'en l'honneur de Barrès ? En tout cas, je portais un manteau de demi-saison. « Alors, vous portez un manteau par cette température-là ? » goguenarda Desgrange. Je sortis un peu vexé. Je ne sais si je me débarrassai tout de suite du manteau. Mais sans tarder je me débarrassai d'un certain nombre de préjugés. Chaque fois qu'on fait quelque chose de bien, cela commence toujours par une liquidation. Nietzsche et Gavroche,

pour qualifier un homme d'une certaine sorte d'intelligence, emploient le même mot : affranchi.

(Cet entretien historique eut lieu, selon moi, dans le bureau de Desgrange. Mais Desgrange tient qu'il eut lieu dans l'escalier de l'Auto. Faut-il que ce jeune inconnu ait eu l'air stupide, pour que Desgrange se le rappelle après un quart de siècle! Si les feuilles de lotos donnent l'oubli, les feuilles de l'Auto donnent la mémoire. Quoi qu'il en soit, je proteste contre l'escalier, vraiment très mortifiant!)

Comme j'aurais pu le prévoir, Desgrange m'avait indiqué certain C. E. P. — Comité d'Éducation Physique, — fondé en août 1914 par Pierre de Coubertin, et passé peu après à l'Auto. Pendant près d'un an, à dix sous de cotisation par mois, sur la pelouse du Parc des Princes, je tâtai doucement de toutes les « spécialités », sous la direction du frère de Georges Carpentier, notre moniteur. La composition du C. E. P. était nettement populaire; je découvrais le peuple (toreros et modèles italiens, c'était autre chose). Comment cette double révélation, de la vie athlétique, et de la camaraderie avec des garçons du peuple, venant à ce moment de ma jeunesse, fut pour moi importante, je pense le raconter un jour dans le détail (puisque tout phénomène, si on veut y comprendre quelque chose, doit être mis sous le microscope). Mais déjà on peut le faire pressentir ici.

La puberté, dit-on, est l'âge ingrat. Or, l'âge vraiment ingrat commence bien au delà de la puberté, à dix-sept, à dix-huit ans plutôt. Un garçon de quinze ans est un enfant. On ne peut se choquer de ses insanités (actes et paroles). D'ailleurs il ne s'occupe ni d'idées, ni de morale, ni de politique, ni de femmes, et cela seul garantirait que sa bêtise est anodine. Un être humain qu'il est impossible de traiter d'imbécile, quel repos! A partir de dix-huit ans, ce même garçon est la proie de prétentions, de jugements, de « pensée », d'« amour », le tout sur un fond d'ignorance exactement égal à celui

de sa quinzième année. On commence de le prendre au sérieux, au moment qu'il ne mérite plus de l'être. Dans aucun de ses âges, l'homme ne contient autant de bêtise qu'entre dix-huit et vingt ans.

(J'ajoute que ce qui précède se rapporte à la bourgeoisie. Il n'y a pas d'âge ingrat chez les travailleurs. Je le disais déjà dans la Relève du Matin, et la remarque, bonne en 1920, est plus juste encore en 1938.)

La cause principale de la bêtise du jeune bourgeois, c'est le monde de fantômes intérieurs où il vit. Dans la bourgeoisie, le garçon de dix-huit ans est plus éloigné des réalités que le gamin de quatorze. En France — non aux colonies, où il arrive que des imberbes de seize ans jouent un rôle de chef, — et en temps de paix, par quels moyens un « secondaire » de dix-huit à vingt ans peut-il combattre ses fantômes, en se posant comme homme, et en se connaissant tel qu'il est (l'une et l'autre de ces démarches impliquant l'action) ? Il en a deux : la maîtresse et le sport. La maîtresse, surtout la première maîtresse d'un jeune homme, signifie d'ordinaire un abaissement de l'intelligence et du caractère, quand ce n'est pas de la santé. Un garçon, pour sa promotion à l'homme, n'aurait pourtant que la maîtresse, s'il n'y avait pas le sport : solution qui immunise un peu contre l'autre, et quelquefois même permet de s'en passer.

Le jeune animal idéaliste, disons mieux, le sublime imbécile que j'étais à dix-neuf ans, se fit donner sur le plateau du Parc des Princes une bonne leçon de réalisme, avant de recevoir celle du front, une année plus tard. Voici ce que je peux et voici ce que je ne peux pas. Voici X. qui m'est inférieur et voici Y. qui m'est supérieur. Tout cela sans contestation possible. Voici ce que je dois atteindre : ceci et non autre chose, et non au delà. Voici un univers extrêmement net, et coupant, et pur, et intelligible, sous un ciel grandiosement vide, où je m'efforce jusqu'au bout de ce que je peux, et où, m'efforçant

ainsi, cependant je ne prends pas tout à fait au sérieux ce vers quoi je m'efforce. Tel fut le monde auquel j'acquédai en mai 1915, sortant de cet autre monde, confus et frénétique, claustre et démesuré, — le monde de mon âme, — où je me débattais à ce moment. Le mal de mon âge ingrat (du vrai), je ne dis pas qu'il en fut complètement estourbi : j'en ai traîné des séquelles jusqu'à la trentaine environ. Mais il en avait quand même reçu un bon coup.

Première acquisition par le sport : tenir compte de la réalité. Lesquelles encore ?

Sur le bien fait par le sport à la vigueur et à la santé, tout a été dit. Sur ce qu'il exige du caractère, tout a été dit. Sur ce qu'il exige de l'intelligence, on n'a pas tout dit ¹, mais ce n'est pas là-dessus que je m'étendrai. Je parlerai de la camaraderie et de la poésie, quand elles sont marquées du sceau du stade.

1. « Ceux qui ne connaissent le football qu'en spectateurs se rendent difficilement compte de l'effort intellectuel au prix duquel son plus haut degré de perfection peut être atteint. » (Pierre de Coubertin, *Pédagogie sportive*.) « Réflexion et jugement gagnent au sport. Le sportif est appelé à tout moment à évaluer et à comparer, et cela avec grande rapidité, la promptitude de décision étant presque toujours à la base du geste sportif. » (*Id.*)

Opérations intellectuelles (pour la plupart) exigées par le football, selon M. Jacques Müntz, ingénieur, ancien polytechnicien :

« a) Conception de la situation ;

« b) Divination de la psychologie de l'adversaire ;

« c) Intuition, au contraire, de l'état d'âme collectif des partenaires ;

« d) Comme résultante : choix et conception du coup à jouer. Parmi de nombreux coups possibles, il n'y en a vraisemblablement qu'un, et un seul, qui réellement sera frappé au coin du grand jeu ;

« e) Décision et exécution.

« Tout ceci est momentané et instantané ; ce sont bien des opérations intellectuelles ultra-rapides, non des réflexes. »



S'il y avait un « tyran » qui crucifiât les mots, comme certains mériteraient de l'être, le mot amour devrait avoir la place de choix, le sommet du Calvaire. Celui qui a entendu une fois de ces jeunes gens au teint de limande, à l'œil bistré, à la main gluante, à la voix douceuse, susurrer, parmi les effluves d'urine caractéristiques des sacristies : « Nous, nous avons cru à l'amour! », celui-là, pour sa vie entière, ne peut plus entendre prononcer ce mot d'amour, et ne supporte qu'à peine ses homonymes moins prétentieux : sa pudeur se crispe. Dans une époque dont la grande hypocrisie est, plus encore que celle des bonnes mœurs, celle de l'altruisme, tous ces mots sont galvaudés. Communion est emphatique. Fraternité est bien gros. Amitié, au sens barrésien, a été usé par les barrésiens. Les mots de cette famille qu'on retrouvera le plus souvent dans mes livres sont sympathie, camaraderie et gentillesse. Ce sont des mots qui restent un peu en deçà de ce qu'ils signifient, ce qui est toujours excellent pour un mot.

J'ai connu un jeune père qui, faute de pouvoir guerroyer dans la même compagnie que son fils, fit du sport pendant quelque temps sinon dans la même équipe que lui, au moins dans le même club, afin que le lien naturel entre père et fils fût consolidé par un autre lien, qu'il appelait son « lien de sûreté ».

Rapprochement des générations par le sport. Peut-il y avoir un rapprochement des classes ?

Je ne tiens à rien davantage, dans ces Olympiques, qu'à une passe d'armes avec tel confrère se gaussant du rapprochement des classes par le sport, ou à l'évocation de ces journaux d'opinions opposées qui font bon ménage sur les sièges voisins des spectateurs de la boxe. On a dit que le sport était aristocratique, alors que des méthodes comme la méthode Hébert, ou la gymnastique suédoise,

étaient démocratiques. Aristocratique, le sport l'est sans doute, puisqu'il est la sélection des meilleurs physiquement (et ayant en outre de l'intelligence et du caractère). Et en même temps démocratique, parce que les conditions sociales y sont tenues pour rien. Mais pourquoi ne dirons-nous pas démocratique tout court, puisque le propre des démocraties est cette précellence des valeurs sans égard aux conditions ?

Chez les Grecs, c'était Zeus Philios, le dieu de l'amitié, qui présidait à l'athlétique. Et l'autre divinité des gymnases et de la jeunesse était Hermès, de qui la baguette changeait en or ce qu'elle touchait : cette baguette devait être la sympathie.

Il y a un terrain sur lequel on se trouve naturellement avec des êtres de qui nous sépare tout ce qui fait les séparations en ce monde : différences dans l'instruction, l'éducation, les soucis, les ambitions, la sphère de mouvance, l'argent. Nul besoin de « se mettre à la portée », de « minimiser les distances », rien de ces laborieux efforts qui introduisent un artifice, une gêne, une réserve, et finalement une caducité, dans tant d'essais de pénétration des classes. Et une déplaisance, car il est presque aussi déplaisant de « se pencher » sur l'ouvrier, que de s'avouer franchement, comme je ne sais plus qui dans les Mémoires de Retz, « si las de tout ce qui a nom peuple ». Rien de ces efforts, car tout est aplani par ceci : une passion commune. C'est cette passion commune qui fait que l'intellectuel et le manœuvre, l'homme de trente ans et l'enfant de quatorze peuvent pendant des heures vivre ensemble, causer ensemble, sans jamais ce « que se dire ? » qui est le mot (du moins le mot le plus doux) de l'incompatibilité sociale. Je ne veux pas mener cela trop loin. Il y a des haines qu'on réendosse au vestiaire, en quittant le maillot pour le veston ou le chandail, à la fin d'une après-midi pleine où tout donnait à croire que la paix sociale était absolue dans la France de 1938. Il n'est pas mauvais qu'il en soit ainsi. Il n'y

a que les serins et les flasques pour maudire sincèrement la haine; sans parler de la haine pour la bassesse, pour l'injustice, pour le crime, etc., il faut des haines à la société en vue des bouleversements dont elle progresse, comme la terre a besoin d'être bouleversée pour être fertile. (Tout a besoin d'être toujours repensé, remis en question : les guerres sont bonnes pour cela, et les révolutions; et les grands changements de plan dans notre existence privée.) Et il faut des hommes pour maintenir ces haines. Mais d'autres hommes ne se sentent pas portés de ce côté-là : ils réservent leur violence pour leurs ennemis personnels. A leurs yeux, « le sport » et « du sport » sont inconciliables, et ne cesseraient de l'être que dans une extrême nécessité, qui leur déchirerait le cœur. Et il y a place aussi pour ces hommes-là. A chacun sa spécialité. Les arrières et le goal, dans une équipe de foot, n'ont pas besoin de l'esprit d'attaque qui est indispensable aux avants.

Les liens d'un bourgeois avec le prolétariat sont ce qu'ils peuvent. Et si l'on me dit : « Votre camaraderie de sport entre bourgeois et prolétaire, qu'en restera-t-il, du jour où le stade ne les réunira plus ? » je répondrai : que reste-t-il de nos amitiés de collège ? de nos amitiés du front ? et que reste-t-il de nos amours ? Là n'est pas la question. Le lien personnel se détache, parce que rien n'est plus conforme à la nature que le détachement. Mais il reste une certaine connaissance d'un ordre qui nous était étranger, et de l'amitié pour cet ordre. Il y avait beau temps que cet officier colonial n'aimait plus sa première maîtresse arabe, mais elle lui avait, parce qu'il l'aimait, découvert et fait comprendre le monde musulman (pour lequel il n'éprouvait jusqu'alors qu'animosité et mépris), à tel point qu'il refusait maintenant de se battre contre les Arabes. Et il y a des bourgeois anciens combattants qui ont rapporté de la camaraderie d'armes non le goût de stocker des mitrailleuses dans leurs caves, mais un profond désir de voir la question sociale avec une compré-

hension dont ils ne ressentaient pas la nécessité auparavant. Des hommes ayant ce tempérament, ou prédisposés à l'avoir, la coopération sportive les fera réagir dans le même sens. Il est presque essentiel, pour certains, qu'ils puissent placer derrière une abstraction, derrière un problème, du concret, et du concret humain : l'usine, et ce qu'elle représente, prendront pour eux une réalité et un intérêt inopiné, s'ils peuvent mettre derrière son long mur dur les visages d'êtres pour lesquels, sur les pelouses des stades, ils ont eu une vivante sympathie.

J'ai quelquefois entendu dire : « Nous évoquons la Grèce à propos de nos sports. Mais c'est simple rêverie d'esthètes, puisque, hélas, ils se déroulent d'ordinaire parmi d'horribles cheminées de fabriques, etc. » Eh bien, tout au contraire, cette couronne murale au-dessus d'un jeune front, en place de la couronne de feuillages, ces verrières, ces tours de gazomètres, ces cheminées déployant leurs fumées comme les oriflammes noires de l'anarchie, quand elles dominant un terrain de jeu, c'est un décor qui nous parle et nous touche peut-être plus vivement que les fleurs et les beaux arbres des clubs favorisés. On connaît ce dialogue entre la chapelle et la rivière placé par Barrès à la fin de son grand livre (que je tiens pour le plus beau roman français du siècle), la Colline inspirée. J'imagine assez bien le dialogue qui pourrait s'établir entre l'usine et le « plateau » de sport qui de nos jours lui est souvent contigu. L'usine dirait au stade qu'elle le justifie, bien qu'il n'ait pas besoin d'être justifié; qu'à cause d'elle le mot sévère écrit jadis sur le sport — « une dérisoire agitation d'humanité oisive » — peut moins que jamais être prononcé, puisqu'un des rôles du sport est de guérir en quelque sorte le travailleur de son travail. Et le stade et la plaine, « couverte d'un vaste tutoiement », diraient que, dans une certaine mesure, ils mènent ceux qui se sont connus par eux à une meilleure compréhension de l'usine. Bien entendu, présentées sous une telle forme, ces idées risqueraient de

paraître de la littérature. Ce qu'elles ne sont pas cependant.

*

Camaraderie et poésie...

« Et maintenant, plus rien que de la musique! » s'écrie Socrate avant de mourir. On voudrait que le vieux singe ait été réellement excédé de lui-même, et d'avoir ratiociné pendant cinquante ans, passant son prurit aux pauvres petits gars d'Athènes, sans parler de l'horrible Platon. Pour moi, après moult lectures et entretiens sur la philosophie du sport, sur la morale du sport, sur la technique du sport, sur les rapports du sport avec ceci et cela, après avoir moi-même conduit dans les eaux pures des jeux les matières souvent douteuses que charrie la pensée, combien de fois ai-je soupiré à mon tour : « Et maintenant, plus rien que de la musique! » Comme le peintre moderne — mais non, disons plus justement : au même titre que tout homme moderne, — le sportif souffre d'un excès de théories. « Ça se complique de plus en plus, et on n'en a pas plus de plaisir », me disait l'un d'eux. Lyautey fait venir l'Agenda d'État-Major, le récent Service en Campagne, etc. Gallieni, alors son chef, renveloppe et renvoie le tout illico, que Lyautey ne puisse pas s'en bourrer le crâne. Et je songe encore à la parole de Rodin : « En art, les choses les plus difficiles s'expliquent avec des mots de concierge. L'antique reste incompris, parce que nous n'avons pas l'esprit assez simple. »

La musique du sport! Je me dis souvent que, si tout ce que moi et d'autres nous avons vu de bienfaits dans le sport était illusion pure, — s'il était vrai, comme certains le prétendent, qu'il lui arrive de détraquer le corps, qu'il n'éduque nullement le caractère, et ne rapproche nullement les classes, — il y aurait encore quelque chose qui est acquis, que rien ne peut lui enlever :

les heures de poésie qu'il nous fit vivre, dans la grâce — la beauté parfois — des visages et des corps de jeunesse, dans la nature et dans la sympathie. (Quant aux performances et aux records, je les abandonne à qui veut. On verra d'ailleurs qu'il en est à peine question dans ce livre.) La poésie, là est peut-être le résidu du sport. Lorsque Ernst-Robert Curtius écrivait que, avec les Olympiques, j'avais « ouvert grandes les fenêtres de la chambre où venait de mourir Proust » (je ne vois et ne veux voir là nul blâme à l'égard de Proust, que j'admire fort), lorsque Souday les appelait « des Bucoliques du XX^e siècle », peut-être ces deux critiques donnaient-ils la note juste. Le sport n'aurait-il été, pour des générations de jeunes gens, que du grand air et des bucoliques, et de mon livre une fois fermé ne resterait-il qu'un double parfum de fraîcheur terrestre et humaine, il suffirait, tout serait très bien ainsi.

S'il y avait en France une révolution digne de ce nom, je veux dire une révolution dans les façons de sentir, de penser, de juger et d'agir, — révolution dont à ce jour n'ont apparu que des signes infimes, lesquels même, quelquefois, n'apparaissent déjà plus du tout, — un de ses traits devrait être que l'homme cherchât et trouvât la poésie dans sa vie, et non dans les formes depuis longtemps périmées où l'abrutissement officiel s'obstine à la lui offrir. Il serait infiniment plus important pour le petit Français de prendre conscience de ce qu'il y a de poésie dans l'ensemble d'une après-midi où il a joué au ballon, que de s'évertuer à découvrir, sous les ânonnements et les bavotements de l'auto-suggestion collective et du gréganisme héréditaire, la poésie qui se trouve, ou qui ne se trouve pas, dans tel vers de Racine. Cette libération ne semble pas impossible. Déjà Pégase rend les vers qui le faisaient dépérir ¹. Dans notre peuple, si

1. « Paris. 16 juillet (1931). — L'Académie française avait mis au concours pour le prix de Poésie de 4.000 francs

dénué de sens esthétique, peut-être le peu qu'il en a s'est-il réfugié sur les terrains de sport. Quiconque a vu l'expression épanouie avec laquelle des hommes grossiers, et qui manifestement n'ont jamais eu ailleurs la sensation de la beauté, s'écrient devant une passe de football, une feinte de boxe, ou un corps d'athlète : « Joli! » — « Ah! c'est beau, ça », comprendra ce que je veux dire. Puissent les Olympiques fortifier cette tendance-là.

*

Tibère fut méprisé en telle circonstance par le Sénat, pour avoir refusé les honneurs divins. Tout homme a son démon humble. Il serait sage pourtant que chacun de nous se familiarisât avec l'idée de sa part divine, puisque le divin est une animation répandue dans toute la nature. A plus forte raison, une grande personnalité, qui se manifeste par l'art, et qui s'examine, se veut, et se conduit avec une attention soutenue, doit, quels que soient les coups de caveçon que lui donne son démon humble, se considérer sub specie æternitatis, non seulement dans son art, mais dans sa vie privée, dans sa vie de chaque jour, dans ses turpitudes (ou soi-disant turpitudes) comme dans ses hauteurs. Ce point de vue est une nécessité autant pour son œuvre que pour sa vie.

qu'elle devait décerner cette année un poème sur « la Prise d'Alger ».

« Aucun envoi n'ayant été fait, l'Académie vient d'ajourner ce prix à l'année prochaine.

« Toutefois, elle demande seulement aux concurrents un poème de cent vers au minimum et de trois cents vers au maximum. Le sujet est laissé à leur choix. »

(Les journaux.)

La leçon donnée à l'Académie par la nation tout entière, dans un prodigieux accès de bon sens, en méprisant cette provocation à la médiocrité, même appuyée de la prime de quatre mille francs, nous rend quelque confiance en l'avenir de l'intelligence française.

Se considérant ainsi, un « solaire » éprouve en soi ce même pouvoir de gouvernement et d'équilibre qui est nécessaire au Soleil pour mener sans erreur sa carrière sur la voie déterminée, à travers le cycle de ses alternances, et parmi ces attractions contraires qu'ont symbolisées les anciens en prêtant au Soleil un char traîné par de nombreux chevaux, dont deux ou quatre tirent toujours dans des sens diamétralement opposés. Le solaire se sent tel, aussi, par la chaleur et l'exaltation qu'il communique aux êtres qui accueillent son influence. Enfin par les rayons de lucidité — les Grecs appelaient le Soleil panderkès, « qui voit tout » — qu'il ne cesse de jeter sur ces trois univers : l'univers terrestre, l'univers du soi, dans l'instant présent, et l'univers du soi, dans son passé et dans son avenir. A mesure que nous avançons, chaque année que nous avons à vivre, durant la décade qui vient, et bien au delà encore, se présente à nous avec une ampleur, une netteté, et une magnificence d'intentions qui n'étaient pas le visage du futur, quand nous étions plus jeunes : chacune avec la « valeur » (dans le sens où les peintres emploient ce mot) qu'elle doit nous ajouter, jusqu'aux actes et aux œuvres par lesquelles nous voudrions conclure, quand le temps en sera venu, s'il nous est donné quelque pouvoir sur ce temps ¹. Et les occupations de notre passé, elles aussi, sont mises, par ce rayon plus haut et plus fort, dans une lumière qui nous les montre enfin à leur place, et telles qu'elles furent véritablement. Sous ce regard méridien, tant d'heures que je consacrai à la vie athlétique m'apparaissent bonnes et dans l'ordre. Elles me sont chères, comme m'est cher le livre où je les ai exprimées. Je pense qu'il en sera ainsi pour quiconque en aura eu de semblables à l'orient de sa course, qu'il ne les tiendra jamais pour des heures perdues, et qu'il n'est aucune sorte de jeunesse vers la-

1. « Quand il voulut expirer, il le connut », écrit Quijada de ce « solaire » que fut l'empereur Charles-Quint.

quelle un homme mûr, ou sur son déclin, puisse se retourner avec autant d'approbation heureuse, que celle qu'il passa dans les stades, sous le sourire de ces trois divinités : celle de la « gymnastique », celle de la poésie, et celle de l'amitié. Il arrivera qu'il voie ces années sous des aspects différents, que tantôt tel trait, tantôt tel autre, l'en frappe davantage; mais il n'arrivera jamais, me semble-t-il, qu'elles deviennent pour lui sans signification. Une jeunesse athlétique contient assez de richesse, et de richesse diverse, pour nourrir en quelque chose chaque moment de notre développement intérieur et chaque étape de notre destinée.

Montagnes des Alpes, février 1938.

Diverses additions ont été faites, dans l'édition présente, au texte de 1924. Mais toutes — à l'exception de l'*Exode* — proviennent des nombreuses notes que nous avons recueillies entre 1919 et 1924 en vue des *Olympiques*. La statue est donc bien « de l'époque » : pas de restaurations!

Quant aux notes en bas de page, elles ont été datées quand cela a paru nécessaire.

PREMIÈRE OLYMPIQUE

LE PARADIS
A L'OMBRE DES ÉPÉES

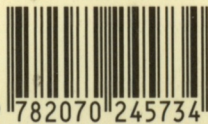
HENRY DE MONTHERLANT

Les Olympiques

Montherlant, au retour du front, s'adonne aux sports, notamment au football et à la course à pied (il court le cent mètres en 11 secondes 4/5). Les émotions que lui ont procurées les jeux du stade, associées aux réminiscences antiques, lui inspirent des poèmes, des nouvelles, des essais qui composent les deux volumes des *Olympiques* (publiés d'abord séparément) : *Le Paradis à l'ombre des épées* et *Les Onze devant la Porte dorée*.

De tous ses livres, c'est celui que Montherlant préfère. Il y chante avec un bonheur constant d'inspiration, une grande fraîcheur de ton, les sentiments les plus purs qui soient au cœur de l'homme : la joie de l'effort physique, la camaraderie, le sens de l'équipe.

nrf



54-VI A 24573 ISBN 2-07-024573-X

9 782070 245734

Extrait de la publication